

La terreur de l'étang

Alick Munro



Illustré par Warwick Goble

Gloubik Éditions
2022

Cette nouvelle est parue initialement dans *The English Magazine*, Août 1899 sous le titre ***The Terror of the pond.***

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

— Vous voyez ces collines là-bas ? dit le docteur, avec un mouvement de tête. Vous semble-t-il que leur aspect soit sinistre ?

— H'm, oui. Un peu fantomatique, peut-être, dans cette lumière, admis-je. Cintra, n'est-ce pas ?

Le docteur hocha la tête, et tira une bouffée méditative sur sa pipe pendant une minute sans parler. Une atmosphère de calme semblait l'habiter, et moi qui le connaissais intimement depuis un peu plus de trois semaines, j'étais émerveillé par le phénomène. Les collines dont nous parlions se détachaient comme des lambeaux noirs sur l'horizon au nord, et comme le docteur gardait son regard fixé sur elles, je le vis distinctement frissonner. Nous étions au début du mois de septembre et nous venions de terminer le dîner. Il ne pouvait pas avoir froid.

Nous étions sur le pont-promenade du *R.M.S. Orinoco*, et nous regardions le pilote le sortir du Tage, en route pour le retour. Derrière nous se trouvait la ville de Lisbonne, dont le soleil du soir avait transformé les fenêtres, il y a une demi-heure, en miroirs étincelants de gloire. Mais l'obscurité tombe vite au Portugal, et déjà les réverbères découpaient la ville en un motif croisé déconcertant, tandis que juste au-dessus de notre

poupe, quelques étoiles s'étaient levées au-dessus des brumes des marais en amont du fleuve. Devant nous, au-delà de l'œil rouge et blanc clignotant du phare de Bugio, l'horizon de la mer et du ciel était encore brouillé par le pourpre du coucher de soleil mourant ; et juste au-dessus de la rambarde du pont tribord, contre laquelle le docteur et moi étions appuyés, se trouvaient les collines de Cintra, ressemblant à des entailles de velours noir contre l'éclat bleu métallique du ciel. Tout cela ressemblait beaucoup à un oléographe¹ aux couleurs vives ; mais c'était joli, et... oui, peut-être, juste un peu irréel.

— Vous pensez que c'est la lumière qui rend les collines sinistres ? dit le docteur à l'instant. J'ose dire que vous avez raison. Pour moi, cependant, elles seraient fantomatiques en plein soleil. Cela semble absurde, n'est-ce pas ? Mais c'est la vérité.

J'ai gardé le silence, car je suis journaliste et j'ai flairé une histoire. J'ai attendu qu'il continue sans y être invité.

— Diriez-vous que je suis un type qui aurait facilement peur ? demanda-t-il après une pause d'une minute. Vous savez, anxieux, dépressif... ce genre de choses.

1 Oléographie : Procédé d'impression sur papier de toile, imitant la peinture à l'huile.(cf. CNRTL)

Pour toute réponse, je l'ai regardé de haut en bas. Il mesurait plus d'un mètre quatre-vingt, et je savais qu'il avait été un attaquant de rugby à Cambridge. De plus, je l'avais moi-même vu tacler trois soutiers ivres à la fois, dans le port de Pernambuco. Et les charbonniers avaient pris cher.

— Je vous ferais confiance pour tenir jusqu'au bout dans une rixe, ai-je dit judiciairement.

— Vous ne me qualifieriez pas non plus d'homme nerveux ? a-t-il poursuivi.

Je l'avais vu jouer au poker dans le fumoir, quand la chance tournait mal.

— Je ne vous qualifierais pas non plus d'homme nerveux, ai-je répondu avec conviction.

Le docteur s'est mis à rire.

— Eh bien, dit-il, tout de même, j'ai eu une frayeur dans ces collines qui m'a empêché de dormir pendant une semaine, et je ne peux pas vous dire maintenant ce qui m'a effrayé.

— Essayez. Ai-je murmuré, et j'ai baissé mon regard avec une insouciance élaborée sur le remous de l'eau en dessous de nous.

Le docteur secoua la tête et se mit à rire de nouveau, un petit rire curieux qui n'avait

rien d'amusant.

— Je ne peux pas vous le dire, répondit-il à l'instant, tout simplement parce que je ne le sais pas. Je n'ai pas même une théorie à ce sujet pour laquelle vous ne me plaindriez pas. Mais je vois ce que vous voulez dire, bien sûr : vous voulez le récit.

Il m'a regardé de travers, du coin de l'œil, et j'ai pensé qu'il doutait de sa confiance en moi.

— D'accord, dit-il après une minute. Je vais vous le dire. Descendez dans ma cabine ; quelqu'un va sûrement nous interrompre si nous restons ici. Je ne vous demande pas de croire à cette histoire, à moins que vous ne le vouliez, mais je stipule que vous devez croire que je la crois. C'est une expérience que je ne raconte pas souvent, parce que... eh bien, pour dire les choses simplement, parce que je me soucie d'être traité de menteur.

Il parla rapidement, et termina par un autre rire ; mais je vis qu'il était nerveux. J'ai donné la promesse requise assez facilement ; car, en plus du fait que - je l'admets sans honte - je voulais une copie, j'ai vécu dans ce monde assez longtemps pour avoir appris la leçon qu'il est parfois sage de croire aux choses que les hommes appellent impossibles.

- Je vous ai mentionné le nom de Jack Merrick, je crois, commença le docteur lorsque nos pipes et nos verres furent chargés. Je séjournais avec lui dans sa *quinta*² dans les collines de Cintra, quand...

— Attendez ! L'ai-je interrompu. Nous ferions mieux de commencer équitablement, je pense. Vous ne m'avez pas mentionné le nom de Jack Merrick. Vous m'avez parlé d'une M^{lle} Merrick, et vous m'avez confié, plus d'une fois, que vous alliez vous marier après deux autres voyages sur l'*Orinoco*. Mais je n'ai jamais entendu parler de Jack.

— C'est le frère de Norah. Je pensais vous l'avoir dit, m'expliqua le docteur innocemment. C'était juste après que Norah et moi nous soyons fiancés, c'est-à-dire environ deux ans avant que je ne devienne médecin de l'*Orinoco*. Jack faisait quelque chose de peu romantique dans le commerce de Lisbonne : du liège et des sardines, je crois, mais je ne suis pas sûr ; et Norah tenait la maison pour lui. Il avait acheté une *quinta* à Cintra, avec une très belle maison, qui était inoccupée depuis une demi-douzaine d'années. Elle avait la réputation d'être hantée, et les deux propriétaires précédents y avaient tous deux trouvé la mort, personne

2 Mot espagnol. La quinta est un système de fermage correspondant au cinquième de la production.

ne savait vraiment comment. Jack a donc obtenu la propriété à bas prix. Maintenant, bien sûr, dès que j'ai entendu cela. J'ai eu très envie d'aller voir le fantôme, et ma première surprise a été de constater que Jack s'opposait fermement à ce que je fasse quoi que ce soit de ce genre. J'ai d'abord cru qu'il plaisantait, et il a fallu qu'il perde son calme pour que je croie qu'il était sérieux.

- Je ne pensais pas que vous étiez superstitieux, Jack, grommelai-je, avec un certain chagrin.

- Je ne le suis pas, répliqua-t-il avec chaleur. Il n'y a pas plus de bêtises de ce genre en moi qu'en vous, à ma connaissance. Puis, hésitant, il continua d'un air songeur, comme un homme qui se parle à lui-même : mais... je n'ai pas encore découvert ce qui a tué mes deux prédécesseurs dans cette propriété.

Bien sûr, je ne l'ai pas compris, et je le lui ai dit, mais il m'a montré clairement, et avec un peu d'humeur, qu'il ne voulait pas s'expliquer. Nous en sommes donc venus à discuter du temps qu'il faisait, ce qui, pour autant que je me souviens, ne méritait aucune discussion à ce moment-là.

Le lendemain matin, la première chose étrange est arrivée. Vous n'êtes jamais allé à Cintra ? Alors vous ne savez peut-être pas que les citronniers y sont principalement ex-

plottés par irrigation, et que presque chaque petite *quinta* a son propre réservoir d'eau quelque part dans les environs ; des étangs revêtus de ciment pour la plupart, de quinze ou vingt pieds de profondeur et de dix à trente ou quarante mètres de long. Ce sont des endroits parfaits pour une baignade matinale ; clairs et profonds, et pas trop chauds pour être agréables. Celle de la *quinta* de Merrick était un peu différente de la norme générale ; elle était plus grande, et il n'y avait pas de ciment. Ses côtés étaient construits avec de grosses pierres, plus ou moins équarries, et disposées en rangées les unes au-dessus des autres, un peu comme un vieux quai en très mauvais état. Il était censé être le plus vieux réservoir de la région, et les dames antiquaires, qui venaient pour la saison à Cintra, s'amusaient à reconstituer son histoire, et se donnaient les plus délicieux frissons en croyant à moitié les mystères qu'elles inventaient à son sujet. C'était vraiment un endroit sinistre, vous savez ; une eau noire, lugubre, avec une suggestion de vieille ferme fortifiée entourée de douves ; et, contrairement à tous les autres bassins de Cintra, ses eaux n'étaient jamais éclairées par l'éclair rouge d'un poisson rouge. Mais, bien qu'il n'y ait pas de poissons rouges, il y avait des serpents d'eau et, si la croyance locale est bonne, suffisamment

nombreux pour faire onduler la surface de l'eau lorsqu'ils se mettaient tous à gambader en même temps. Cependant, tous les étangs de Cintra ont quelques-uns de ces animaux verts et blancs, et ils ne sont pas venimeux ; ainsi, les personnes qui ne sont pas nerveuses ne les laissent pas interférer avec la baignade du matin.

J'avais mis une robe de chambre par-dessus mon maillot de bain et je suis descendu, me sentant, je m'en souviens, particulièrement joyeux ce matin-là, car, entre autres choses, il allait faire une belle journée. Dès que j'ai franchi la porte, j'ai failli être renversée par un petit garçon qui m'a percuté d'un coup de tête. C'était un jeune que j'avais remarqué dans la maison, en train de nettoyer les couteaux et les bicyclettes et ce genre de choses. Il m'a pris en plein milieu, tête baissée, et avant que je n'aie pu reprendre mon souffle pour le menotter, il m'a coupé le souffle dans un autre sens, en se lançant dans une tempête de bavardages et de gesticulations. C'était extraordinaire : une sorte de paroxysme de la parole, me semblait-il, et je commençai à me demander si cela avait un nom médical. Mais je ne savais pas alors ce qu'un Portugais peut faire dans ce domaine, sinon je n'aurais pas été surpris. Je ne suis pas un grand linguiste, et je n'ai pas compris un mot sur dix, mais j'ai deviné,



*“Should you say I was a chap who would be easily scared?”
the doctor asked.*

d'après les signes extérieurs, qu'il y avait quelque chose d'inhabituel, et j'ai crié à Jack de venir voir ce qui se passait. Le gamin, cependant, était assez mignon pour voir que je ne comprenais pas, et, apparemment, il pensait qu'il n'y avait pas le temps d'attendre un interprète. Quoi qu'il en soit, il a arrêté l'affaire du record de vitesse, et a dit assez distinctement, trois ou quatre fois, 'Menina Norah', et a pointé vigoureusement dans la direction de l'étang.

- Que voulez-vous à Menina Norah ? ai-je demandé.

- Menina Norah... Menina Norah, répétait-il avec impatience, en faisant quelques pas sur le chemin qui mène à l'étang, puis en s'arrêtant pour m'attendre. Menina Norah. Vamos, Senior !

J'en savais assez pour comprendre ce que cela signifiait.

- Très bien, jeune rasoir, ai-je dit, je viens.

Et j'ai crié à Jack que je montais au réservoir.

- Quelque chose ne va pas ? demanda Jack en passant la tête par la fenêtre. Je finis juste de m'habiller.

- Je ne sais pas, ai-je répondu en criant.

Vous feriez mieux de me suivre dès que possible.

J'étais alors à mi-chemin du réservoir, et vingt mètres de plus m'ont permis de le voir. Ce que j'ai vu m'a poussé à faire le dernier bout de chemin en sprintant. Et quand je me suis arrêté, mon cœur battait plus fort que le simple exercice physique ne le justifiait.

Norah était allongée sur le sol, près d'un angle du réservoir, où une volée de marches en pierre descendait dans l'eau. Elle semblait s'être évanouie. J'ai crié pour appeler Jack, et je me suis penché anxieusement pour prendre son pouls. Je l'ai senti vaciller, et au même moment, elle a légèrement bougé. Je n'étais pas un médecin qualifié à l'époque, vous savez, mais j'en savais assez pour reconnaître heureusement que ce n'était qu'un évanouissement, après tout. Puis j'ai commencé à spéculer.

J'ai vu qu'elle avait été dans l'eau, car le maillot de bain qu'elle portait était mouillé. J'ai aussi remarqué que le bord de l'étang était assez éclaboussé, et j'en ai déduit qu'elle s'était amusée à plonger. J'ai vu tout cela au premier coup d'œil, et au second j'ai vu autre chose, qui, cependant, n'était pas aussi facile à lire. Une cape de fourrure grise, dont je savais que Norah se servait pour aller de la maison au réservoir et en re-

venir, avait été tirée sur elle alors qu'elle était étendue sur le sol. Et voici ce que je ne pouvais absolument pas comprendre... alors que tout le reste de son corps était mouillé, trempé en fait, cette cape était parfaitement sèche. J'ai passé ma main le long de son bord ; il n'y avait même pas de traces là où ses mains mouillées avaient dû la toucher en la tendant.

Le temps que je m'en assure, Jack était à mes côtés. Il a soulevé Norah dans ses bras comme un enfant de dix ans, et l'a portée dans la maison ; et je l'ai suivi sur ses talons. Bien sûr, l'évanouissement de Norah m'avait un peu effrayé, car je savais bien qu'elle n'était pas le genre de fille à s'enfuir à la vue d'une souris. Mais quand je vis le regard de Jack, ses yeux fixes, et la terreur grise qui dessinait les muscles de son visage et tressaillait en spasmes autour de sa bouche, quelque chose me poussa à taire mes propres doutes. La terreur est contagieuse, dit-on. Quoi qu'il en soit, je vous dis la simple vérité quand je dis qu'à ce moment-là, je n'ai pas voulu lui demander ce qu'il craignait.

Il porta Norah jusqu'à sa chambre, criant en chemin pour que certaines des servantes portugaises viennent la mettre au lit. Puis il a pris sa bicyclette et a attendu à la porte d'entrée avec moi. Nous n'avons rien dit ni

l'un ni l'autre jusqu'à ce qu'on nous apporte le message que Menina Norah était revenue à elle, mais - il n'y avait pas lieu de s'alarmer pour les Seniors - elle était juste un peu hystérique. Jack accueillit cette nouvelle d'un signe de tête, et posa le pied sur la pédale de sa bicyclette.

- Je vais chercher le docteur, me dit-il. Je ne pense pas que ce soit nécessaire, vraiment, mais...

- Vous feriez mieux de le faire', ai-je convenu. On ne sait jamais, et c'est plus sûr, de toute façon. En attendant, je vais aller jeter un coup d'oeil à ce réservoir.

Jack était déjà sur sa machine, mais avant même que j'aie pu prononcer ces mots, il était à nouveau descendu.

- Ne fais rien de tel ! ordonna-t-il.

J'ai vu ses jointures blanchir alors qu'il s'agrippait au guidon. Je l'ai regardé bouche bée, stupéfait.

- Pourquoi pas, que diable ? ai-je demandé. C'est absurde, Jack ! Bien sûr que je le ferai. Vous ne voyez pas ? Je veux savoir qui a jeté cette cape sur Norah après son évanouissement. Un petit voyou a dû l'effrayer, bien sûr, et il a peut-être laissé des traces derrière lui.

Je vous dis que je ne le permettrai pas, s'obstina Jack, et je remarquai alors avec étonnement le frisson qui parcourut ses épaules et coupa court à ses paroles. Il me sembla que ce mouvement ressemblait à celui d'un homme qui recule au contact de quelque chose d'immonde ; et, le voyant, je m'interrogeai sans comprendre. je me suis demandé, sans comprendre.

Oh, d'accord, dit-il d'un ton las, faites comme vous voulez. Mais, pour l'amour de Dieu, faites attention ! '

Et avant que je puisse lui demander ce qu'il voulait dire, il sauta sur sa machine et partit en clown sur la route du village.

Ce comportement de Jack me piquait, m'effrayait un peu, mais plus que tout, me rendait curieux. Je ne le comprenais pas, voyez-vous, et si cela avait été n'importe qui d'autre que Jack, je pense que j'aurais été un peu méfiant. Pourquoi aurait-il voulu que je reste loin de l'étang ? J'ai réfléchi un peu, et je ne voyais pas de raison ; alors, comme un idiot prétentieux, j'ai décidé qu'il n'y avait pas de raison, et qu'une abeille s'était en quelque sorte introduite dans le bonnet de mon ami Jack. J'étais un jeune imbécile sûr de lui à l'époque, comme vous pouvez le constater.

Quand je suis retourné au réservoir, je

me suis mis à la recherche de l'homme qui avait recouvert Norah d'une cape. Il m'est venu à l'esprit que c'était peut-être le garçon, mais c'était une explication trop simple pour que je l'accepte dans mon état d'esprit actuel. De plus, ce n'était pas le genre de chose qu'un garçon aurait fait de toute façon, et ce gamin avait manifestement été très effrayé et avait couru dans tous les sens pour chercher de l'aide. Non, il y avait quelque chose d'autre sur place quand Norah s'est évanouie, j'en étais sûr.

Une ondulation sur l'étang a attiré mon attention. La surface morte était momentanément ébouriffée, comme si un léger coup de patte de chat l'avait touchée. Mais en regardant, je me rendis compte que ce n'était pas non plus tout à fait une éolienne ; car elle traversait lentement un coin de la cuve, puis revenait régulièrement sur son propre chemin sans aucune diminution de volume ; de plus, elle n'avait pas, autant que je puisse en juger, atteint les deux pieds de la paroi de la cuve avant de faire demi-tour sur elle-même de cette curieuse façon. C'était comme si une grande main immergée avait agité une branche d'avant en arrière, près de la surface, mais sans la briser. Je me suis souvenu de la réputation de l'étang. Un serpent d'eau à l'affût, ai-je décidé, et je me suis retourné pour poursuivre ma recherche.

Je ne sais pas ce que je m'attendais à trouver ; en fait, je ne sais pas si je m'attendais vraiment à trouver quoi que ce soit, mais, tout de même, j'ai relevé ce que je pensais être une piste.

Vous savez à quoi ressemble l'herbe à la saison des toiles d'araignée, avant que le soleil ne soit levé depuis assez longtemps pour faire évaporer la rosée qui rend visibles les délicats filaments. Et vous savez que si un homme traversait une parcelle de cette herbe, son chemin serait marqué par la destruction de myriades de ces petits bijoux de rosée. Eh bien, c'est exactement ce que j'ai vu, et j'ai suivi le chemin sur plus de cent mètres sans le vérifier. Puis je suis arrivé à un chemin de traverse. Je me suis arrêté et j'ai hésité à aller plus loin. Je n'avais pas envie de lâcher une piste chaude comme celle-là, mais je ne savais pas où il menait. Il pouvait très bien mener à la civilisation, et je n'étais pas en tenue civilisée. J'ai donc décidé d'aller m'habiller, puis d'amener Jack et de lui montrer ce que j'avais trouvé.

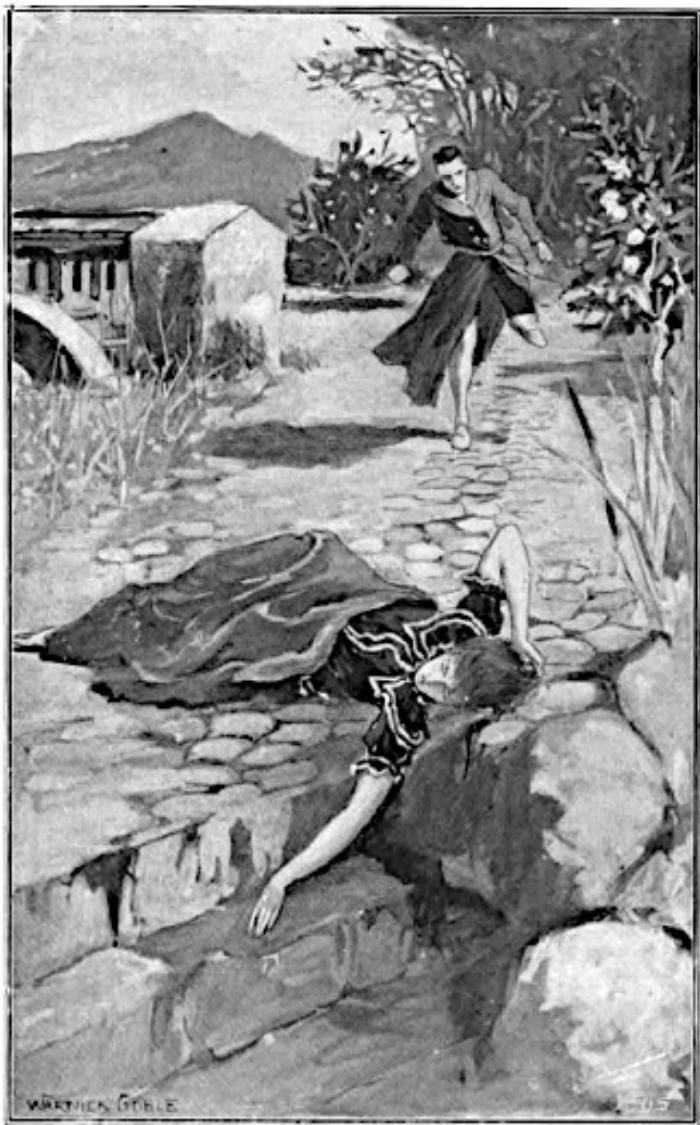
Je commençais vraiment à aimer ma théorie selon laquelle un vaurien avait effrayé Norah pendant qu'elle se baignait.

Quand je suis revenu à l'étang, la surface sombre était à nouveau immobile ; le serpent d'eau, ou ce qui avait causé les ondulations,

était rentré chez lui. Vous connaissez la tentation d'une piscine calme et profonde. D'ailleurs, j'étais en maillot de bain, et Jack ne pouvait raisonnablement pas être rentré chez lui. Je ne ferais qu'un seul plongeon.

J'ai retiré ma robe de chambre et j'ai plongé. Je suis remonté à la surface en secouant les cheveux de mes yeux et en riant à haute voix du pur plaisir de l'eau froide. J'ai fait une fois le tour du bassin, puis je me suis mis sur le dos un moment, et j'ai donné des coups de pied gratuits comme un bébé. Si je vous raconte cela, c'est pour souligner le fait que j'étais en parfaite santé physique et mentale, et donc, on pourrait le penser, pas du tout susceptible d'être affecté par des fantaisies morbides.

Mais alors que j'étais allongé et que je barbotais, un sentiment soudain de malaise vague et indéfinissable s'est emparé de moi. J'avais le sentiment d'un danger proche, mais je ne savais pas dans quelle direction le chercher. Si vous n'avez jamais fait l'expérience de cette sensation, priez pour que cela ne vous arrive jamais. Enfant, je n'ai jamais su moi-même ce que c'était que de paniquer, et je ne peux donc pas parler d'expérience ; mais j'imagine que ce que je ressentais alors ressemblait beaucoup à la réaction physique que ressent un enfant peureux en présence



"What I saw then made me do the last bit at a sprint."

du grand noir inconnu. Je vous dis que c'était horrible.

Ensuite, je fus conscient d'une odeur légère et désagréable. C'était une odeur que, d'une certaine façon, il me semblait connaître, mais sur le moment, je ne pouvais pas lui donner un nom. Elle devint de plus en plus forte, remplit mes narines, et un accès de nausée m'envahit. Je frissonnai fortement, et je me mis à tousser et à cracher, comme si j'avais avalé quelque chose de vil.

Puis vint la terreur. Soudaine, incontrôlable. D'un coup sec, je me jetai sur le côté et nageai vers les marches du débarcadère en hurlant de toute la puissance de mes poumons. Au moment où j'atteignais le bord, j'ai senti que quelque chose me touchait le bras, j'ai lutté pour monter les marches et je suis tombé en tas sur ma robe de chambre, où je suis resté étendu, sanglotant de façon hystérique, et frissonnant au chaud soleil comme un homme en pleine agonie.

Il fallut cinq bonnes minutes avant que je ne retrouve assez de force d'esprit pour avoir honte de moi. Je tremblais jusqu'à en claquer des dents, et ce, par un matin de juillet au Portugal. Et pourtant, je n'avais pas froid. J'avais plus chaud que maintenant dans cette cabine étouffante, et je sentais que la transpiration commençait à être

chaude partout sur moi... mais je frissonnais quand même. J'avais peur, peur comme un enfant l'est dans un bois sombre lorsqu'un lapin trépigne dans le silence. C'était lâche... c'était déraisonnable. Je me suis dit avec colère que c'était tout à fait honteux... Car je n'avais rien vu ; je n'avais rien entendu ; et c'était en plein jour. Je n'avais même pas l'excuse enfantine de la grande obscurité. Et pourtant, je continuais à frissonner.

Mais cette chose qui m'avait touché... cette odeur malade et pourtant familière, que je ne pouvais nommer... cette terreur de la mort, et pire que la mort... qu'était-ce ? Je me suis traité de fou, je me suis levé d'un pas chancelant et j'ai enfilé ma robe de chambre. Je me mis à marcher vers la maison ; et mes pieds se plantèrent avec une incertitude saccadée tandis que je marchais, car je tremblais encore beaucoup.

Je jetai un coup d'œil sur l'eau. L'agitation de ma nage frénétique disparaissait en longues ondulations scintillantes, mais la surface était huileuse et morte. Je cherchai l'ondulation dans l'angle. Elle n'était pas là.

Je pensais avoir repris le contrôle de moi-même lorsque je suis arrivé à la maison, mais mon apparence a dû révéler quelque chose de l'horreur que j'avais vécue. Jack

était debout à la porte. Il a jeté un coup d'œil à mon visage, puis ses sourcils se sont levés, et il a crié d'une voix basse et rapide...

- Vous l'avez ressentie aussi ? Mon Dieu !
Mon Dieu !

- Je l'ai ressentie aussi, ai-je répondu d'un air las. Mais qu'est-ce que j'ai senti, Jack ? Qu'est-ce que c'est que cette horrible chose dans l'eau là-haut ?

- La terreur de l'étang, répondit-il en répétant trois ou quatre fois dans un murmure étrange et effrayé. La terreur de l'étang !

Je lui ai jeté un rapide coup d'œil, et je n'ai pas aimé ce que j'ai vu. Ses doigts se serraient et se desserraient nerveusement, et sa bouche s'est mise à marmonner.

- Comment va Norah ? demandai-je sèchement.

Il a secoué ses épaules et a semblé se ressaisir d'un coup sec.

- Mieux, répondit-il. Oh oui, elle va mieux. Elle s'est endormie. Le docteur dit qu'elle ira bien quand elle se réveillera. Elle n'a eu qu'une petite frayeur, vous savez.

Puis il s'est tourné vers moi avec un sourire étrange.

- Vous savez ce que cela signifie. Vous avez vous-même eu peur, n'est-ce pas ?

- Oui, répondis-je avec un frisson, oui. Écoutez, Jack, j'ai quelque chose à vous dire. Mais je vais d'abord m'habiller. Où puis-je vous trouver ?

- Dans la bibliothèque. J'ai aussi quelque chose à vous dire.

- Je serai prêt dans dix minutes, ai-je promis.

- Très bien, dit Jack. Ne faites pas de bruit en haut. Laissez Norah faire la grasse matinée.

- Bien sûr, répondis-je quelque peu indigné.

Mais j'étais heureux qu'il y ait pensé.

Quand je suis descendu, j'ai trouvé Jack assis à la table de sa bibliothèque, examinant un vieux parchemin qu'il tenait à la main. L'impuissance inconfortable de ses manières d'il y a dix minutes l'avait quitté, et à la place il était alerte, bien éveillé et affairé. J'étais heureux de voir ce changement et, à en juger par mes propres sensations passées, j'appréciais l'effort de volonté qui l'avait provoqué.

- Vous vous sentez bien maintenant, Jack ? Dis-Je joyusement.

- Oui, répondit-il. Je vais bien. Et vous ? Vous allez bien ? Êtes-vous prêt à vous battre ? Un combat acharné, vous savez,

avec, peut-être, un danger terrible ? Cette chose doit prendre fin.

J'ai hoché la tête.

- Bien, dit-il. Alors nous y arriverons ensemble.

- Mais j'aimerais savoir contre quoi je me bats, ai-je expliqué.

- Vous ne pouvez pas, dit Jack rapidement. Du moins, je ne peux pas vous le dire. Si un nom peut vous satisfaire, je peux vous le donner ; c'est la Terreur de l'Étang ; mais quelle est la chose qui cause cette terreur ? Eh bien, c'est ce que nous devons découvrir.

- La Terreur de l'Étang, répétai-je. Vous avez déjà utilisé ces mots auparavant. Pourquoi l'appellez-vous ainsi ?

Il a montré le parchemin jaune devant lui.

- C'est comme ça que ça s'appelle ici, dit-il, et j'imagine que celui qui l'a écrit le savait. C'est du vieux portugais, je vais traduire.

- Attendez une minute, l'interrompis-je. Je vais d'abord vous raconter ma partie. Où mène le chemin de bœufs au nord de l'étang ?

- À Colares... probablement.

- C'est l'endroit où il y a du vin, n'est-ce

pas ? ai-je demandé.

- Oui. Pourquoi ?

- C'est à 6 km, ai-je dit. Y a-t-il des maisons sur le chemin ?

- Une seule, et ce n'est qu'un taudis. Elle est habitée par une vieille femme qui gagne sa vie en vendant des châtaignes grillées. Mais quelle est votre « idée » ?

Je lui parlai de la cape que des mains sèches avaient tirée sur Norah étendue sur le sol, et du chemin que j'avais suivi dans l'herbe pleine de rosée. La vieille aux châtaignes rôties ne semblait pas très compatible avec ma théorie selon laquelle Norah avait été effrayée par quelque rôdeur ; mais, malgré cela, je m'accrochais obstinément à cette théorie. Car la vérité était que je craignais fortement de croire que Norah avait connu cette même terreur dans l'eau qui m'avait fait hurler comme un enfant hystérique. Jack a compris ce que je voulais dire, mais il a secoué la tête.

- C'était la vieille femme aux marrons, a-t-il dit. Elle est venue m'en parler pendant que vous étiez en haut. Elle passait sur le chemin de traverse et a entendu un cri venant de l'étang. Elle s'est précipitée vers l'endroit, et est arrivée juste à temps pour voir Norah tomber. Le garçon qui vous a ac-

cueilli à la porte avait lui aussi entendu le cri, et est monté en courant pour voir ce qui se passait. La femme aux châtaignes l'a envoyé chercher de l'aide, puis a jeté la cape sur Norah. Après cela... eh bien, elle admet qu'elle est partie immédiatement aussi vite que ses vieilles jambes chancelantes pouvaient la porter.

- Pourquoi diable n'a-t-elle pas attendu que l'un d'entre nous arrive ? ai-je demandé avec indignation.

Jack me jeta un regard rapide.

- Je ne sais pas, a-t-il dit tranquillement. Elle ne semble pas le savoir non plus. Elle dit qu'elle avait peur. Peut-être que vous et moi pouvons comprendre cela.

J'ai frissonné. Je n'ai pas pu m'en empêcher.

- Allez-y avec votre manuscrit, ai-je dit.

Maintenant, je ne vais pas vous ennuyer en vous répétant ce vieux document mot à mot. Je pourrais le faire, parce qu'ensuite, j'ai demandé à Jack d'en écrire une transcription anglaise pour moi, et je l'ai parcouru si longtemps et si souvent que je crois connaître l'endroit exact sur les pages où chaque phrase commence.

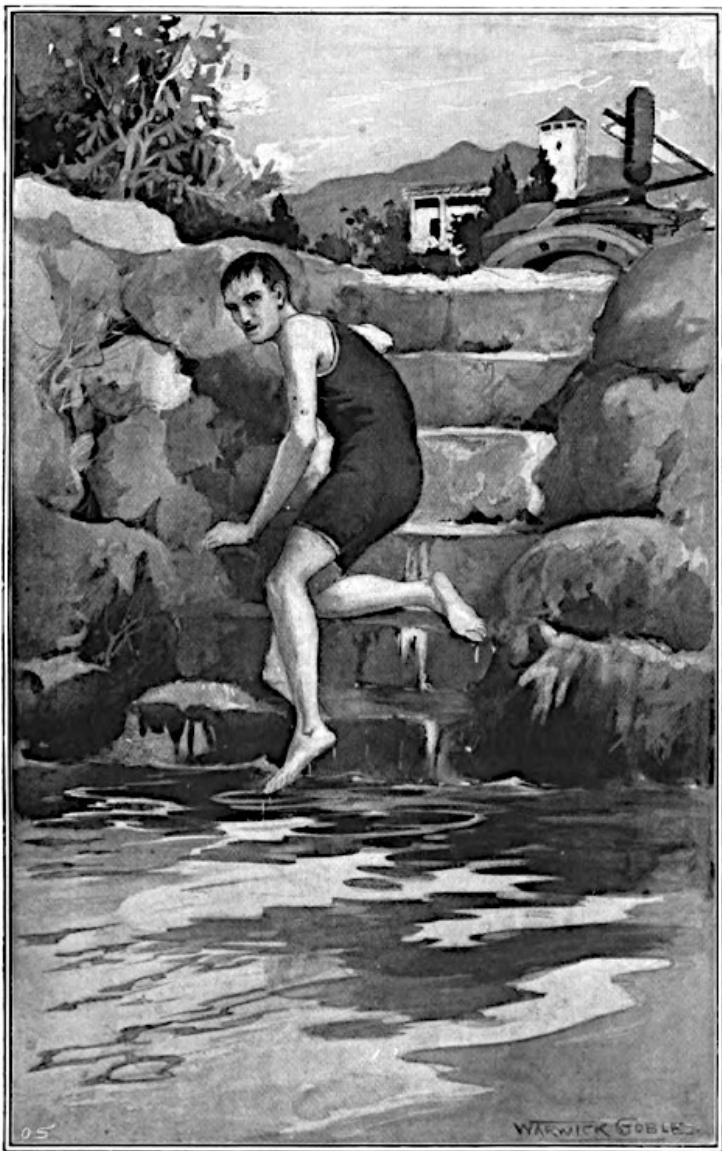
Il s'agit du journal d'un certain Antonio da Costa, du 4 avril 1546 jusqu'au mois de novembre 1549, c'est-à-dire à peu près à l'époque, vous vous en souvenez peut-être, où l'Empire portugais en Inde était au sommet de sa gloire. Antonio da Costa a plongé son doigt dans le gâteau politique pendant ces trois ans et demi et, selon ses propres dires, il a réussi à en extraire un bon nombre de prunes. À un endroit, il donne une sorte de bilan des « cadeaux » qu'il a reçus du Rajah de par ci et de la Rani de par là : et le total était important, même pour cette époque de brigandage princier. Mais Antonio da Costa était un mystique aussi bien qu'un voleur, et la plus grande partie de son journal est consacrée à ses rapports avec ceux qu'il appelle franchement « *les enfants du diable* ». L'un d'entre eux, un fakir à qui il prédit une fin particulièrement chaude dans l'au-delà, il est venu avec lui au Portugal, et la dernière entrée du journal raconte un service que le fakir lui a rendu. Je n'ai pas la traduction de Jack à bord pour vous la montrer, mais je sais que ma mémoire est littéralement correcte. Elle se résumait ainsi :

- Aujourd'hui, le Fakir (que le Diable brûlera certainement dans les flammes d'une chaleur septuple), sur la promesse qu'il devait être renvoyé dans son pays natal, a accompli pour moi, ici à Cintra, la Merveille

qu'il m'a déjà souvent refusée, non sans injures. Louée soit la Sainte Vierge, qui a vaincu la volonté obstinée de l'enfant de Satan, et l'a amené à me vendre sa magie, à moi Antonio da Costa, fils dévoué et humble de l'Église, notre Mère. Le Fakir (que le Malin brûlera) a lié à mon service la Chose redoutable qui est dans les eaux. Maintenant, en effet, que mes ennemis prennent garde à leur santé. Car l'odeur des souris sera dans leurs narines, la peur de la fosse sera dans leurs cœurs, et ils mourront. Et nul d'entre eux ne saura ce qui le tuera, car en vérité c'est la terreur de l'Étang.

Je me souviens que lorsque Jack en arriva à ce point, il tira sur le devant de son col comme si quelque chose l'étouffait, et je vis une grosse perle de transpiration tomber de son front, rouler le long de son nez, et tomber avec une tape aiguë sur le vieux parchemin. Je me souviens aussi que, bien que je l'aie regardé tomber, le son me fit sursauter avec une soudaine inspiration. C'est ridicule, n'est-ce pas ? Mais le fait est que c'était tout ce que je pouvais faire pour me tenir en main. « *L'odeur des souris sera dans leurs narines* ». C'est la phrase qui m'a frappé comme un coup, car je me suis rendu compte en un éclair que c'était l'odeur que j'avais dans les narines une demi-heure auparavant.

- L'odeur des souris, murmurai-je, d'une



"I struggled up the steps and fell in a heap."

vers ce vieux parchemin et qui était le plus diabolique que j'aie jamais vu. C'était un visage gras et moralisateur, vous savez, avec la cruauté des démons qui brillait à travers chaque ligne lisse. J'ose dire que vous connaissez le genre... c'est un méchant. L'armure était, je crois, du modèle ordinaire de l'époque. Sauf sur un point : le plastron semblait être destiné à représenter une sorte de poulpe, et les tentacules de la brute étaient reportés sur le reste de l'armure pour compléter le dessin. Deux de chaque côté enserraient le corps de l'homme dans une étreinte autour des côtes, un courait le long de chaque jambe, et un le long de chaque bras. Si l'homme était Antonio da Costa, il révélait certainement un joli goût pour les horreurs. À l'époque, je trouvais cela simplement horrible. Après... mais nous y viendrons plus tard.

J'ai remis le parchemin à Jack, et j'ai repoussé ma chaise. J'avais l'impression que je devais agir... maintenant, tout de suite ! Je devais faire quelque chose de violent pour évacuer la tension de mes sentiments. J'avais envie de serrer les dents et de me battre, ou... de m'enfuir à toute vitesse.

- Alors ? demanda Jack. Qu'est-ce que vous en pensez ?

- Rien, ai-je dit. Ce manuscrit a quatre

siècles. C'est absurde.

- Oui, dit Jack tranquillement, c'est cela, et plus encore ; près de quatre siècles et demi, pour être exact. Mais l'odeur des souris, la terreur de la mine : ce sont des choses d'aujourd'hui. J'ai eu cette odeur dans mes narines, et j'ai ressenti cette terreur. Vous aussi. Et aussi...

- Elle ne l'a pas fait ! l'ai-je interrompu sauvagement. Norah a été effrayée par un homme ! La cape...

Je m'arrêtai, car je me rappelai que la femme aux châtaignes avait expliqué cela.

- Jack, Jack, c'est horrible ! ai-je crié désespérément. Mais vous semblez laisser entendre que vous voyez une explication. Quelle est-elle ?

- Juste ceci, a-t-il dit sérieusement. Je crois qu'Antonio da Costa disait la vérité dans son journal.

- Mais, mais... ai-je balbutié. Comment...

Et là, je me suis arrêté.

Jack m'attendait.

- Eh bien, quoi ? a-t-il demandé.

- Oh, je ne sais pas. Rien. Continuez.

- Je dis que je crois, reprit Jack avec fermeté, que le fakir de da Costa a jeté une

sorte de sort, une sorte de malédiction peut-être, sur l'étang. De telles choses sont faites par les fakirs en Inde, même à l'heure actuelle, vous savez ; car ces hommes ont des pouvoirs dont nous ne savons rien, et ce n'est qu'un fou qui lira les preuves et niera qu'il en est ainsi. Cette terreur de la mort, que vous et moi avons ressentie, est réelle. Cette odeur horrible est, d'une certaine manière, réelle aussi.

- En un sens ! ai-je crié. Arrêtez ! Que voulez-vous dire par là ?

- Je veux dire, en l'exprimant en termes de philosophie, que bien que ce soit assez réel subjectivement, il se peut que ce ne soit pas réel objectivement. C'est peut-être de l'imagination. C'est peut-être simplement l'action de la malédiction qui fait que la victime s'imagine qu'elle sent les souris. Vous voyez, je ne sais pas s'il y a nécessairement quelque chose d'horrible dans cet étang ; il y a une force horrible, et le reste en découle. Si j'ai raison, la difficulté des quatre siècles et demi n'est rien ; mais aussi, malheureusement, si j'ai raison, je ne vois pas ce que nous devons faire ; car nous n'avons rien de tangible à combattre. Pourquoi, que diable faites-vous ?

J'avais enlevé mon manteau, et je retroussais la manche de ma chemise. J'ai ten-

du mon bras nu pour qu'il le voie. Juste au-dessus du coude, il y avait une marque rouge, comme si le sang avait été aspiré à travers la peau par une ventouse.

- C'est quelque chose de tangible, en tout cas, ai-je dit.

- Comment l'avez-vous eue ? s'écria Jack avec un étrange empressement - presque, me sembla-t-il, comme si la vue de cette tache ardente sur mon bras lui plaisait.

Je lui ai raconté le contact que j'avais ressenti en me précipitant hors de l'eau en hurlant. Cette marque rouge en était le résultat. C'est une preuve suffisante que la Terreur de l'étang n'est pas le fruit de l'imagination, pensais-je.

- Oui, dit Jack, c'est une preuve. Dieu merci, c'est une preuve. S'il y a une chose dans l'étang qui peut toucher, il y a une chose qui peut être touchée - une chose qui peut être tuée. Êtes-vous prêt à essayer ?

- Quand? demandai-je.

- Maintenant.

J'ai hésité. Une chose qui peut être tuée peut aussi tuer.

- J'aimerais d'abord voir Norah, ai-je dit.

- Vous ne lui direz pas ? Ce n'est pas utile, n'est-ce pas ?

- Non, je ne le lui dirai pas. Mais j'aimerais la voir d'abord, ai-je insisté avec fermeté.

- Très bien, dit Jack. Je comprends ce que vous voulez dire, mon vieux. Alors, si elle vient déjeuner, nous irons cet après-midi. Si elle ne vient pas... demain. J'ai quelques préparatifs à faire en attendant. Est-ce que ça ira ?

- Oui, ai-je dit, ça ira.

Maintenant, en regardant la chose sans passion et à distance à la fois dans l'espace et le temps, je crains qu'il n'y ait aucun doute que Jack et moi étions tous deux des idiots, et, des deux, que j'étais peut-être plutôt le plus grand des idiots. J'ose dire, d'ailleurs, que vous en êtes arrivé à cette conclusion il y a quelque temps déjà ; aussi, si cela peut vous satisfaire, je plaide coupable ici et maintenant. Mais ne vous méprenez pas. Je n'admets pas le moins du monde que j'étais un imbécile pour avoir eu peur ; au contraire. Je prétends que ma trouille était tout à fait raisonnable. Mais j'étais fou de ne pas céder à cette peur ; j'étais fou de ne pas refuser catégoriquement de m'approcher à nouveau de cet étang maudit. Moi, un jeune homme, pas tout à fait vingt-trois ans, engagé, avec toute ma vie étendue et la promesse du bonheur devant moi, je me prépa-

rais en fait à marcher droit dans les mâchoires d'un danger dont je ne savais rien, un danger qui pouvait être la mort. Je ne prétendais pas que je n'avais pas peur. J'avais assez de courage pour ne pas le faire. Mais je n'avais pas assez de courage pour refuser d'être conduit les yeux bandés vers le danger, quand un autre homme, aussi stupide que moi, me montrait le chemin. Voilà, j'ai un peu éclairci les choses par cette confession. Remplissez votre verre. Vous savez maintenant exactement ce que je pense de moi-même.

Norah est descendue pour le déjeuner. Elle avait surmonté sa frayeur... mieux, en effet, que Jack ou moi ; mais elle n'en savait pas autant que nous. Elle essaya de prendre la chose à la légère, et s'est moquée de sa « *stupide crise de nerfs* » ; mais elle ne l'a pas très bien fait, et il était assez évident pour nous que l'effort lui coûtait. Bien sûr, nous avons fait semblant de ne rien voir d'anormal, et nous l'avons taquinée avec un enthousiasme qui, de la part de Jack en tout cas, sonnait faux. En d'autres temps, elle aurait facilement vu clair dans notre jeu, mais ce jour-là, nous avons réussi. Elle n'a même pas remarqué quelque chose d'inhabituel dans la façon dont je lui ai dit au revoir, avant d'aller rejoindre Jack dans la cabane à outils. Pauvre Norah ! Elle aussi souffrait de

la terreur de l'étang.

Je n'ai pas compris les préparatifs de Jack quand je les ai vus. Mais c'est lui qui commandait, alors j'ai fait ce qu'on m'a dit.

- Vous voyez, expliqua-t-il, nous ne savons pas vraiment contre quoi nous nous battons... en fait, nous ne le savons pas du tout ; alors il n'y a pas de mal à être préparé de toutes les manières possibles. Il vaut mieux porter cette vieille épée de cavalerie dans votre main droite. Je l'ai faite aiguiser. Le revolver - sept coups, rappelez-vous - dans votre main gauche ; et la lampe de bicyclette peut être accrochée à la ceinture de votre Norfolk. Je vais m'équiper de la même façon.

- À quoi sert la lampe ? demandai-je. Il ne fera pas nuit avant plusieurs heures.

- Peu importe, allumez-la. Vous verrez pourquoi, tout à l'heure. Vous êtes prêt ? Alors, venez.

Il me conduisit derrière la maison - pour que Norah ne nous voie pas - à travers le verger de citronniers jusqu'à un endroit jonché de rochers, à une vingtaine de mètres à l'est de l'étang. Là, il s'arrêta.

Quelque part dans la vallée, un char à bœufs peinait péniblement sur un chemin accidenté, et les cris et les gémissements des essieux en action nous parvenaient dans le

calme de l'après-midi. Les gens de la campagne disent que le bruit encourage les bœufs, et donc, à moins que les règlements inexorables de la ville ne l'ordonnent autrement, ils ne graissent pas les roues. En d'autres temps, j'avoue que j'ai trouvé quelque chose d'apaisant dans ce son lent et prolongé, mais à l'instant même, il résonnait dans mon cerveau comme le gémissement d'une chose qui souffre. Je me suis tourné avec impatience vers Jack, et lui ai demandé pourquoi il s'arrêtait.

- C'est ici. dit-il.

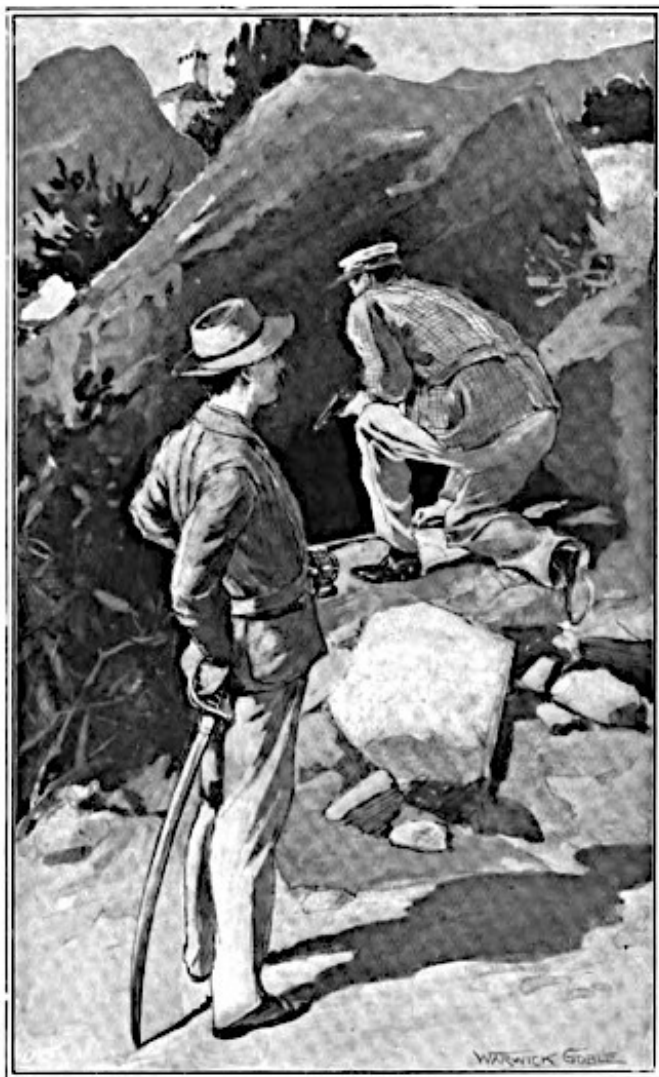
- Ici ? Mais l'eau est à vingt mètres de là, objectai-je.

- Non, dit Jack, pas tant que ça. Je ne sais pas exactement à quelle distance, mais pas tant que ça. Regardez sous ce rocher plat, là, sur la gauche.

Je l'ai fait, et j'ai poussé un cri d'étonnement en voyant ce que je voyais. Il y avait une ouverture, cachée sous la pierre en surplomb, de deux mètres de large sur un mètre de haut. J'ai regardé Jack avec une question.

- Une grotte ? ai-je demandé. Je comprenais maintenant à quoi servaient les lampes.

- Eh bien, je ne sais pas si c'est une véritable grotte, dit Jack. En tout cas, il y a un grand trou, et on m'a dit que l'eau de l'étang



*"There was an opening, hidden under the overhanging stone,
two yards wide by a yard high."*

coule sous terre sur une certaine distance dans cette direction. Je ne sais pas jusqu'où, mais si nous descendons, nous le saurons.

- Si nous y allons, ai-je marmonné. Vous voulez dire que vous allez descendre ?

- Oui, dit Jack à voix basse, je vais descendre.

Pendant un moment, je n'ai pas répondu.

- Ce n'est pas utile, bien sûr, dit Jack. Je vais y aller, et vous pouvez m'attendre ici.

J'hésitais encore. Dans la vallée, le char à bœufs avançait d'un pas ferme, et je pensais que les essieux de bois sec me criaient dessus comme des diables qui rient. Puis je me suis retourné et je me suis jeté dans le trou.

- Attendez-moi quand vous serez à l'intérieur, cria Jack. Et tenez votre épée à portée de main.

Presque en même temps qu'il parlait, il se laissa tomber à côté de moi. Nous avons serré nos ceintures, pour que les lampes jettent leur lumière droit devant nous, puis nous avons avancé lentement, nos revolvers et nos épées prêts. Je me souviens qu'il m'a semblé, de façon assez incongrue dans un tel endroit, que dans notre lente et furtive avancée, nous devions avoir l'air ridicule d'une parodie de la patrouille de Lisbonne, telle

qu'on la rencontre rampant dans les rues en couple quand la ville est, ou devrait être, endormie. Il est étrange, n'est-ce pas, que l'on pense toujours à de telles choses à un moment où toutes les facultés devraient être concentrées sur l'affaire en cours ?

C'était une vraie grotte, après tout, et elle s'ouvrait à mesure que nous avançons. Nous ne pouvions pas voir plus d'une douzaine de mètres devant nous, car à cet endroit, elle prenait un virage serré sur la droite. Nous nous y attendions, cependant, car sa direction initiale, si elle avait été poursuivie, aurait amené la grotte un peu à l'opposé de l'étang. Pour l'instant, il n'y avait pas de signe d'eau, mais j'ai remarqué que le chemin descendait régulièrement ; nous devrions probablement arriver à l'eau lorsque nous aurions contourné l'angle.

Une exclamation soudaine de Jack a interrompu mes spéculations. Il concentrait la lumière de sa lampe sur un point proche de la base du mur de son côté de la grotte. Il y avait là un petit tas de quelque chose, avec une fourrure grise de champignons qui couvrait dessus par plaques.

- Qu'est-ce que c'est ? Chuchotai-je.

Mais je crois qu'au moment même où je parlais, je savais ce que c'était.

- On dirait du vieux tissu, n'est-ce pas ? murmura Jack. De vieux vêtements singulièrement moisissés, en plus.

Il a touché le tas avec son épée. L'acier tranchant a râpé contre quelque chose de dur. Il a retiré son bras d'un coup sec.

- Voilà, dit-il délibérément, tout ce qui reste, je pense que nous pouvons l'affirmer, d'un de mes prédécesseurs dans cette désirable propriété de campagne. Pauvre diable ! Il n'a pas eu beaucoup de funérailles. Comme nous, il était probablement curieux.

Jack prononça ces mots à voix basse ; d'une certaine façon, il semblait naturel, dans toute cette aventure sinistre, de parler à voix basse. Mais je ne pense pas qu'il ait eu peur. Je vous ai parlé de sa terreur un peu plus tôt dans la journée. Elle était assez réelle alors, d'une certaine manière. Mais - vous pouvez l'expliquer comme vous voulez - à partir du moment où je lui ai montré cette marque sur mon bras, je crois que sa peur l'a entièrement quitté, et n'est pas revenue non plus, bien que Dieu sache qu'elle a reçu un appel assez urgent avant que nous nous retrouvions à nouveau à l'extérieur de cette grotte. C'est drôle, le courage. Je ne pense pas que Jack Merrick aurait peur du Diable lui-même, si seulement le Diable avait la considération de venir vêtu d'un corps assez

solide pour y loger une balle.

Je ne suis pas fou comme ça, pourtant. Et j'avoue que le bruit de l'acier qui gratte les os dans ce tas de chiffons m'a donné des frissons. Je transpirais d'horreur, et j'étais particulièrement pressé d'en finir, d'une manière ou d'une autre.

- Allez, pour l'amour du ciel ! murmurai-je à voix basse.

Nous avons tourné le coin, et l'eau était à nos pieds. Les rayons de nos deux lampes faisaient des éclaboussures de lumière à sa surface. Nos yeux étaient éblouis, et l'obscurité qui bordait les cercles de lumière devenait, en conséquence, encore plus sombre. Il semblait qu'à l'extérieur, quelque chose devait perturber l'eau, car une légère ondulation faisait danser les éclats de lumière, puis roulait et se brisait sur la plage noire et visqueuse à nos pieds. Pendant une minute, nous sommes restés là en silence. Alors le sang m'est monté à la tête ; mon cerveau était serré sous les os, et je me suis balancé avec une soudaine poussée de mal-être.

Car l'odeur des souris était dans l'air - faible encore, mais de plus en plus forte à chaque seconde !

Je me suis mis à cracher et à tousser, et l'épée m'a échappé des doigts et s'est écri-

sée sur les pierres. En me baissant pour la ramasser, je regardai Jack. Il regardait avidement un point de lumière qu'il guidait en cercles lents sur toute la surface de l'eau, mais son visage était crispé en un étroit froncement de dégoût.

Il me sembla alors qu'une sorte de corde noire sortait de la lumière et se dirigeait vers moi en décrivant une longue courbe. Avec un hurlement, je l'ai tranchée et j'ai senti que j'avais coupé quelque chose de mou. L'odeur s'est transformée en puanteur ; l'eau a soudainement remué à l'endroit où la corde noire avait disparu ; et dans une frénésie de terreur, j'ai lancé mon épée sur l'endroit. J'ai levé mon revolver et j'ai tiré une, deux, sept fois dans l'eau ; et quand je l'eu fait, je jetais le revolver après l'épée. Puis je me suis retourné et j'ai fui en hurlant dans la grotte et sur l'herbe au-dessus, où je me suis allongé et j'ai respiré l'air pur du ciel par grandes bouffées haletantes.

Puis je me suis souvenu de Jack. Je l'avais laissé en bas avec cette longue horreur noire qui se tordait ! Je devais y retourner.

Le bruit d'un coup de feu est venu d'en bas. J'ai attendu, les mains prêtes sur la pierre en surplomb. S'il tirait, il y avait des chances qu'il aille bien. Cinq secondes ont

passé. Un autre coup de feu. Cinq de plus. Un nouveau coup de feu. Ciel ! L'homme tirait avec régularité ! Pensez-y. Tirant régulièrement, là en bas ! en présence de cette chose ! observant l'effet de chaque coup, peut-être, avant de tirer le suivant !

Les six coups de feu retentirent ainsi à intervalles réguliers, puis s'arrêtèrent. Je me rappelai que le revolver de Jack avait un canon de moins que le mien. Venait-il ? Oui, je l'ai entendu ! Je me suis écarté du trou, et il en est sorti, avec tout juste l'ombre d'un sourire se débattant dans les lourdes fronces du dégoût. Il était un peu essoufflé, car lorsque son revolver a été vidé, il n'avait pas plus attendu l'ordre de sortie que moi.

- Quelle fumée infernale vous avez fait, mon vieux - fut sa première remarque - en tirant ainsi avec votre revolver. J'ai dû attendre près d'une demi-minute avant de pouvoir voir où tirer. C'est le problème des cartouches à poudre noire ; j'aurais dû y penser et mettre un autre type de cartouche. Mais cette odeur ! Allons-nous-en. J'ai envie d'un grand verre de quelque chose pour faire passer le goût.

- Vous avez vu où tirer ! m'écriai-je. Qu'est-ce que...

- Descendons à la maison et je vous le dirai, a-t-il interrompu. Il me faut ce verre.

× × ×

- Qu'est-ce que vous avez vu ? ai-je répété, alors que nous avons chacun vidé un demi-litre de Colares.

- Pas grand-chose, vraiment, dit Jack. Votre fumée était trop épaisse. Vous avez déjà vu une senne que l'on tire, avec six saumons à l'extrémité ? Eh bien, c'était quelque chose comme ça. J'ai tiré dans l'endroit le plus animé, et je pense avoir fait des dégâts. Pouah ! cette odeur bestiale ; je n'arrive pas à m'en débarrasser ; nous allons prendre une autre bouteille. Est-ce que ce sera assez ? Parce que, vous savez, j'ai l'impression qu'on a réussi à se débarrasser de la Terreur de l'étang, cette fois.

Le lendemain, j'étais au lit, terrassé par ce que le médecin portugais appelait une crise aiguë de nerfs, au sens féminin du terme. L'odeur de souris me semblait être partout ; dans la nourriture que je mangeais, dans le vin que je buvais, et dans l'air que je respirais. Le jour suivant, j'étais mieux, et je suis descendu. Toujours la même odeur horrible. Je me suis demandé si cela pouvait être de la fantaisie, et j'ai demandé à Jack s'il la remarquait.

- Je crois bien que oui, a-t-il répondu en riant. C'est assez fort. Vous voyez, comme le vent se lève en ce moment, nous sommes du

côté sous le vent de l'étang, malheureusement. Ce parfum a une portée d'un quart de mile, mon garçon. Mais ça passera, n'ayez crainte.

Mais ça n'a pas disparu. Ça empira ; et vers le cinquième jour, il commença à changer, et devint pourriture.

Jack décida alors de faire assécher l'étang et descendit au village pour trouver des hommes. Pas un seul ne voulut le faire, et donc - il n'y avait rien d'autre à faire - nous avons dû nous y atteler nous-mêmes, lui et moi. Eh bien, je suppose que la chose devait être faite par quelqu'un ; mais si cela avait été un travail aussi doux que de cueillir des violettes, je l'aurais fait avec plaisir. Passez-moi le whisky. J'ai le goût dans la bouche rien qu'en y pensant.

× × ×

Le docteur s'est arrêté. Je lui ai tendu le whisky et j'ai attendu. Je remarquai qu'il en renversa une partie en le versant ; et lorsqu'il alluma sa pipe, la flamme de l'allumette fut secouée tout autour du foyer par le tremblement de ses doigts.

— Eh bien ? ai-je dit, après une pause suffisante. Vous avez trouvé... ?

Il m'a interrompu.

— Allons sur le pont, répondit-il. Il y a de l'air pur là-haut, et je veux en prendre une bonne bouchée. Nous devrions être quelque part près des Berlengas à cette heure-ci.

Je l'ai suivi sur le pont, et en chemin il a répondu à ma question.

— Nous avons trouvé une masse informe de noirceur, une grande chose cornée comme un bec d'oiseau, et rien de plus, dit-il. Je vous ai dit au début que je ne savais pas ce qu'était réellement la Terreur. Je vous ai donné les faits tels que je les connais. Vous pouvez élaborer une théorie par vous-même, si vous le voulez ; j'ai la mienne, et si vous connaissez un peu l'anatomie des poulpes, le bec corné vous donnera l'indice. Oui, cependant, je vous demande pardon, nous avons trouvé une autre chose. Vous voulez deviner ? C'était une vieille armure rouillée, et le motif sur le plastron était le motif dont je vous ai parlé.

— Celui d'Antonio da Costa ? m'écriai-je.

— D'Antonio da Costa, dit le docteur. Il y avait les restes d'un squelette à l'intérieur de l'armure. Celui d'Antonio da Costa, aussi, j'espère.

Il s'interrompit brusquement et montra du doigt la lumière du Berlengas.

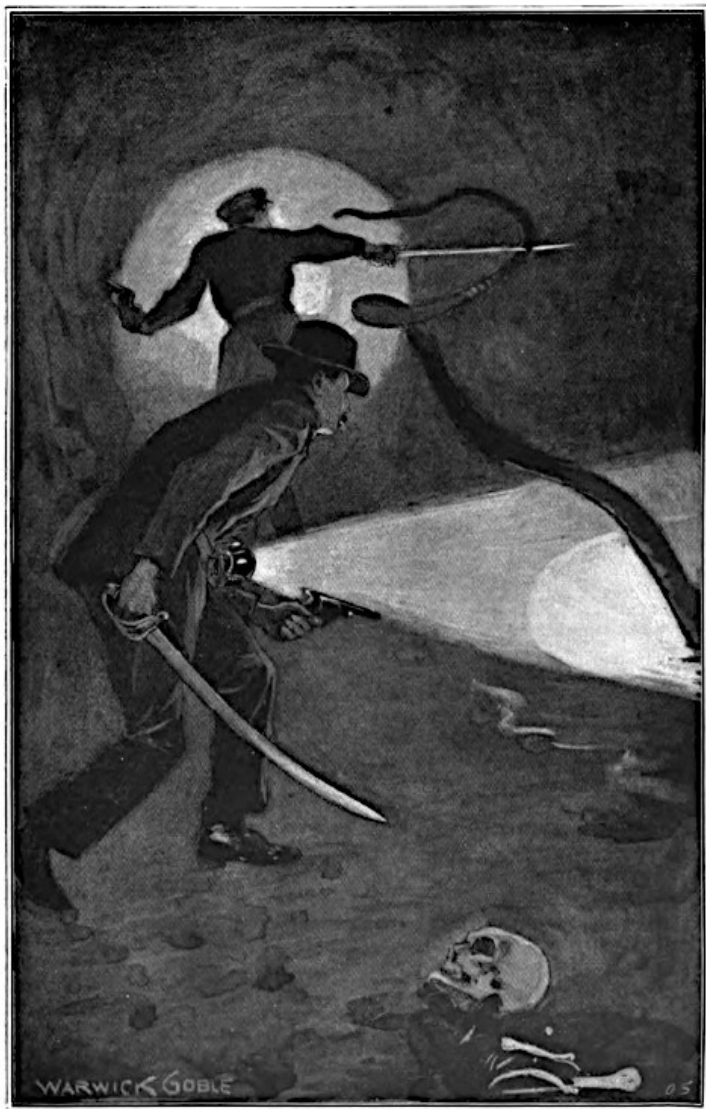
— Vous la voyez ? À l'avant bâbord. Le

vieux nous emmène à l'intérieur, car la nuit est claire.

Mais je ne regardais pas la proue du bateau à ce moment-là. Je regardais en arrière, vers les collines de Cintra. Mais je ne les voyais pas, car un brouillard terrestre s'était levé et les recouvrait d'un nuage noir.

J'ai ensuite entendu la voix du docteur.

— J'ai reçu une lettre de Norah quand nous sommes arrivés à Lisbonne aujourd'hui, disait-il. Elle m'a écrit pour me dire qu'elle ne pouvait pas venir de Cintra pour me voir, parce qu'elle avait organisé des courses de natation pour aujourd'hui. Elle a créé un club de water-polo pour dames là-bas. Mais certaines filles n'aiment pas jouer dans l'étang, parce qu'il y a tellement de poissons rouges dedans maintenant.



"With a yell I slashed at it, and felt that I had cut through something soft."

